AEFEK

Réimpression de l'article de G. Le Mesle : " Les Cambodgiens "

***in* : *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, Paris, août 1866 : 113-139.**

- **Présentation éditoriale** **2**
- **Accès direct à l'article** **11**

[Présentation éditoriale]

Deux ans après le Vietnamien TRUONG Vinh Ky Petrus[1], le Français LE MESLE expose devant la *Société de Géographie* ce que le Second Empire peut espérer du Cambodge. Le point de vue, et les observations subséquentes, on s'en doute, diffèrent passablement.

A travers le filtre colonial…

Certes les discours restent, dans un cas comme dans l'autre, coloniaux. Ils véhiculent ce faisant des stéréotypes communs[2], intéressants au deuxième degré parce qu'ils permettent de préciser un fait souvent minoré par l'historiographie : la surimposition adventice du projet colonial français à l'expansion séculaire des Kinhs et l'instrumentation réciproque de ces deux phénomènes. A l'heure ou les *subalterns studies* cherchent vainement à maintenir les « études coloniales » au rang de catégorie historique pertinente, il n'est sans doute pas inutile d'insister *a contrario* sur les infondés de ce projet[3]. Ainsi, loin d'être l'horizon *nec plus ultra* de la modernité, le temps colonial n'est au mieux que l'accélération d'une première modernité, celle des réseaux asiatiques, dont la mise à jour du rôle moteur dans les processus de mondialisation restera sans doute comme la trouvaille de ces dernières décennies[4]. A cet égard, l'implication croissante des réseaux du delta du Mékong, de la fin du XVIIe siècle à nos jours, apparaît comme un cadre de l'histoire cambodgienne autrement congru que le saupoudrage idéologico-administratif d'un Protectorat qui, dans la pratique, n'a pas dû souvent dépasser Phnom Penh[5]. Pour en rester au domaine des discours coloniaux, puisque nous y sommes plongés avec PETRUS et LE MESLE, on ne voit pas qu'il y ait avantage à faire cas des distorsions du réel, inévitables, qu'ils véhiculent chacun à leur manière. A l'évidence, PETRUS se dresse en intermédiaire légitime de la geste française, se faisant ethnographe humaniste d'une population déchue et vaguement barbare, dont l'administration revient maintenant aux expatriés Français, assistés de leurs médiateurs Vietnamiens[6] ; Il n'empêche que sa description, même brève, du Palais d'Oudong et l'intérêt particulier qu'il voue à la magie apportent des renseignements qui font souvent défaut.

---

[1] Cf. TRUONG, Vinh Ky Petrus, « Notice sur le royaume de khmer ou de Kambodje (1) » in *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, nove. 1863, tome VI, n°35 : 326-332. [en ligne sur le site de l'AEFEK]

[2] Les Cambodgiens « grand, forts, bien faits et bien membrés » du Vietnamien (cf. TRUONG, Vinh Ky Petrus, *ibid.*, p. 330) deviennent les Cambodgiens « grands, forts et biens faits » du Français (p. 116).

[3] Pour un démontage en règle, on pourra se reporter à la préface de RAO, Narayana Velcheru ; SHULMAN, David ; SUBRAHMANYAM, Sanjay, *Textures du temps. Ecrire l'histoire en Inde*, traduit de l'anglais par Marie Foucade, Seuil, La Librairie du XXIe siècle, septembre 2004, 414 p.

[4] Voir, entre autres : FRANCK, Gunder, Andre, *ReOrient : Global Economy in the Asian Age*, University of California Press, Berckeley, Los Angelese, London, 1998, 416 p. ; LOMBARD, Denys et AUBIN, Jean, (sous la direction de), *Marchands et hommes d'affaires asiatiques dans l'océan indien et la Mer de Chine, 13e-20e siècles*, , Editions de l'EHESS, Paris, 1988, 375 p. ; LOMBARD, Denys, *Le carrefour javanais. Essai d'histoire globale*. Paris, EHESS, 1990. vol. 2 : *Les réseaux asiatiques*, 422 p. ; SUBRAHMANYAM, Sanjay, « Connected Histories : Notes towards a Reconfiguraton of Early Modern Eurasia » in LIEBERMAN, Victor, (ed.) *Beyond Binary Histories ; Re-imagining Eurasia to c. 1830*, Ann Arbord, MI, 1999 : 289-316.

[5] Les recherches en cours de Mademoiselle KANDA Makiko, qui portent sur la composition du personnel vietnamien employé par le Protectorat, devraient apporter beaucoup sur la question.

[6] On y retrouve sans surprise certains stéréotypes ayant encore cours aujourd'hui à l'encontre des Khmers du delta du Mékong : l'oisiveté des dirigeants politiques ; l'odeur épouvantablement forte du *prahuc*, cf. TRUONG, Vinh Ky Petrus, « Notice… », *op. cit.*, 1863 : 327 & 331.

…un rapport socio-économique.

L'important, on le voit, ne sont pas tant les déformations nécessaires que les filtres culturels génèrent, qu'à l'inverse ce qu'ils laissent filtrer. Le propos d'un LE MESLE est tout autre. Cherchant à lister les potentiels industriels, sa description du Cambodge sous les débuts du règne de Norodom est celle d'un véritable *homo oeconomicus*. Il l'annonce d'ailleurs presque explicitement, au détour d'une remarque sur le bouddhisme (p. 118) : ce qui l'intéresse, semble-t-il, dans cette religion, se sont les faits matériels, et non les vaines spéculations sur le nirvāna qu'il assimile, non sans un certain flair, à la question du nihilisme[7]. Et lorsqu'il se risque à quelques lignes sur Angkor - une maigre page (p. 139) sur 26 ! -, c'est aussitôt pour en mesurer l'étendue, qu'il estime à 160 km², puis pour mentionner *nulla vergogna* les bénéfices de prestige qu'entraînerait le pillage de quelques belles pièces et leur rapatriement vers la métropole. On est loin du romantisme doucereux qui encrasse les récits des voyageurs, découvrant, sous l'effet d'un exotisme de circonstance, qui des temples inconnus, qui une civilisation perdue, qui les mystères d'une Asie fantasmée. On aura compris qu'avec LE MESLE, le Cambodge doit, avant tout, rapporter. Et pour savoir comment l'exploiter au mieux, il faut d'abord, en bon géographe, le décrire au plus près des réalités matérielles. Cela nous vaut des remarques étonnantes de précision et d'originalité. Qu'on en juge plutôt !

I. Le pays khmer dans ses contextes culturels.

1. Les grands cadres physiques et humains.

On s'étonne presque qu'en dépit des distorsions inhérentes à l'époque, l'auteur, par observation comme par intuition, puisse mettre à nu les grands cadres physiques et humains du pays khmer. Trouver un faciès marin aux poissons du Grand Lac, n'est-ce pas annoncer les recherches géologiques d'un Georges OLIVIER qui fera, un siècle plus tard, l'histoire des surrections marines du plateau continental, expliquant ainsi la genèse du Tonlé Sap ? LE MESLE identifie encore le peuple qu'il visite à une civilisation semi-lacustre, dans laquelle, c'est le fait qu'il observe, les voies de communications sont les fleuves et les canaux. Des villages entiers, dit-il, lors des saisons de la pêche, se construisent sur le Grand lac puis se transforment en radeaux les premières pluies venues. On voit par là que le spectre de l'indianisme classique, avec ses concepts romains d'empire et de puissance terriens, n'avait pas encore formaté l'œil de l'honnête voyageur. Bientôt, les archéologues et les philologues se seront emparé d'Angkor, et le dossier sera clos pour plusieurs décennies. Il faudra attendre l'application des thèses de Karl WITTFOGEL[8] à Angkor par Bernard-Philippe GROSLIER, puis, plus tard, le travail d'un JUMSAI[9], pour que les historiens commencent à poser le problème des origines et des rémanences 'aquatiques' des

[7] C'est en ces termes que les spécialistes du bouddhisme aborderont la question, cinquante ans plus tard, cf. PRZYLUSKI, Jean, « Le Bouddhisme » in *Revue de Paris*, 15 mars 1929 : 323-343. [en ligne sur le site de l'AEFEK]

[8] Cf. WITTFOGEL, Karl, *Le despotisme oriental. Etude comparative du pouvoir total*, collection 'arguments', Les éditions de Minuit, 1964-1977, Paris, 654 p.

[9] Cf. JUMSAI, Sumset, *Naga. Cultural Origins in Siam and the West Pacific*, with contribution by R. Buckminster Fuller, Bangkok, Chalermnit Press and DD Books, 1997, 183 p.

royautés péninsulaires, pourtant régulièrement pointées par les pré-historiens et les linguistes[10]. A en croire les dernières trouvailles archéologiques, il s'en faut encore que le mythe d'un empire terrien, parsemé de routes en dur, n'ait quitté les esprits[11].

Les bases géographiques étant posées, quel traitement réserve LE MESLE aux habitants de la Péninsule, et plus particulièrement aux Cambodgiens ? Il identifie bien les deux cultures civilisatrices de l'Indo-Chine, la Chinoise représentée par les annamites, et l'indienne représentée par les Cambodgiens. Les Chams et les montagnards (Stiengs, Jaraïs), sur lesquels s'adossent traditionnellement les royautés de ces peuples indianisés, sont logiquement classés dans cette dernière catégorie. Elle est cependant identifiée comme représentante des primo arrivants, ce qui, là encore, ne contredit pas les données relatives au peuplement péninsulaire. L'histoire des formations étatiques, évacuée en quelques lignes, n'est pas le fort de notre auteur, lequel fait malgré tout cette remarque qu'au commencement du XVIIIe siècle, la Basse Cochinchine était encore cambodgienne. Un pied de nez saisissant aux constructions nationalistes de tous bords qui verront, à la mode cambodgienne, le Kampuchea Krom dépossédé dès le début du XVIIe siècle ou, à la mode vietnamienne, une *nam tiến* conquérante, ferme et définitive, contrôler le delta du Mékong à partir du milieu de ce même siècle. Qu'en est-il des Cambodgiens de 1865 ? Totalisant au mieux 1,5 millions d'habitants, évalue l'auteur, ils souffrent, c'est patent, d'une oliganthropie due aux guerres incessantes qui dévastèrent le pays dans la première moitie du XIXe siècle. Mais le fait humain fondamental, que LE MESLE pointe du doigt au détour d'un propos cygénétique, c'est la différence entre Cambodgiens du Nord et Cambodgiens du Sud.

2. Le maintien de la tradition.

Au premier abord, les institutions cambodgiennes sont solides, mêmes si elles accusent le coup des destructions récentes. Les économies politiques, celles des espaces palatins et monastiques, paraissent encore fonctionner. Les scribes du roi, accroupis près du souverain, planches noires, *krāṃṅ* et craies à la main, continuent leur tâche quotidienne, celle d'inscrire sur ces brouillons les ordres qui seront ensuite, éventuellement, gravés au stylet sur feuilles de latanier. Les manuscrits, précieusement emballés, constituent toujours l'index de la richesse du courtisan lettré. Et si le palais d'Oudong est devenu un « ensemble incohérent de cases construites sur le modèle des maisons communes, sur pilotis » alors que PETRUS y voyait un espace enclos d'une triple enceinte[12], ce n'est point que les bâtiments se sont dégradés en l'espace de deux années. Quand le Vietnamien, rompu à la lecture des monumentalités asiennes, décrypte la délimitation des espaces rituels, le Français, focalisé sur l'expression architecturale du grandiose, note en l'occurrence une lacune,

[10] Cf. COLANI, Madeleine, « Emploi de la pierre en des temps reculés : Annam, Indonésie, Assam », in *BAVH*, 1940 : 1-250.

[11] Cf. Un récent article du quotidien *Cambodge soir,* qui fait état du grand enthousiasme suscité par la découverte d'un réseau de route angkoriennes : ' La cinquième route d'Angkor sort de la jungle ', édition du 04-03-2005.

[12] « Maintenant, la résidence royale est à Oudong ; elle est placée près des ruines d'une ancienne capitale, et elle est entourée de trois murs : le premier est en bois dans le genre palissades annamites, mais recouvert en dedans d'une couche de terre d'environ 50 centimètres d'épaisseur ; la deuxième enceinte est également en bois ; mais la troisième, qui renferme toutes les maisons du roi, est construite en briques », cf. TRUONG, Vinh Ky Petrus, « Notice… », *op. cit.*, 1863 : 329.

laquelle nous confirme, en complément de la description *petrussienne*, la permanence des mœurs palatiales. A cet égard, les meilleurs ouvriers, réunis au Palais, perpétuent semble-t-il la tradition des orfèvres de Phsār Ṭaek[13] ; Enfin les monastères, nombreux mais délabrés, arborent encore pour quelques décennies leurs structures en bois, décorées au pochoir. On sait en effet que l'apparition du ciment, à partir de l'entre deux-guerre[14], les fera progressivement disparaître, cependant qu'elles seront conservées encore jusqu'à nos jours dans les *vat* du delta du Mékong.

L'économie domestique, frustre, se montre elle aussi comme à l'abri du temps qui passe. La « maison sur pilotis », puisque nous sommes avant la création artificielle de catégories classificatoires de la maison cambodgienne[15], en est l'expression principale, éventuellement marquée par des variations régionales quant aux tailles des poteaux de soutènement. Le mobilier interne, spartiate, évoque au passage des permanences de temps long. Ainsi de la présence de rotin et de son exploitation dans la province de Battambang, l'étymologie de cette dernière rappelant précisément la « forêt du rotin »[16] à partir de laquelle LE MESLE constate qu'on fabrique encore les nattes les plus estimées du pays. La cuisine, cuite au *caṅkrān*, ce fourneau néolithique produit dans les ateliers de poterie de Kompong Chnang, s'ingurgite volontiers avec les doigts. Si la coquetterie féminine, qui consiste à se parer de boucles d'ivoire en « forme de bobine » - des fleurs de *campā* ? - pour déformer les lobes, est effectivement une coutume ancienne, puisqu'on la peut observer, comme le remarque notre auteur, sur les statues du Bouddha comme sur les bas-reliefs d'Angkor, elle est sans doute plus ancienne encore : cette pratique se retrouve chez quasiment toutes les populations montagnardes de l'Indochine. L'emploi du nécessaire à bétel, véritable bijou de famille, objet de toutes les attentions puisqu'il désigne le rang de son possesseur, à pour conséquence, fâcheuse pense LE MESLE, de noircir les dents. Il ne peut voir alors qu'il s'agit d'un vieil habitus d'humanisation sudest-asiatique, à rapprocher des rites de limage et de laquage des dents.

II. Le Cambodge pris dans l'âge du commerce.

1. La sinisation du Cambodge.

Derrière cette apparence d'un pays demeuré au stade des premiers développements de l'humanité, éventuellement agrémentés de quelques apparats indianisés, l'auteur sent que tourne à plein régime un puissant moteur de modernisation : la sinisation du Cambodge. Le phénomène est tel qu'apparaîtrait dans ce texte la première mention du terme 'Khmers des origines' « *khmer daem* » pour désigner les montagnards, traditionnellement appelés *Khmers Loe*. Par-là même, c'est l'harmonie d'une khméritude dualiste apposant les Khmers riziculteurs des vallées aux proto-khmers

---

[13] Cf. HO, Kusal ; ḌIOE, Vuṭhthunā ; PAN', Vaṇṇa, *Rapāykārṇ stī aṃbī caṃlāk' sbān' nau phsār ṭaek niṅ kaṃbaṅ luoṅ*, [Rapport des étudiants de la Faculté d'Archéologie de Phnom Penh] 1995-1996, 68 p.

[14] Comme l'enregistre, par exemple, une épigraphe inédite, inscrite sur une borne du monastère Vihār Saṃṇar à Oudong.

[15] Cf. NEPOTE, Jacques, « Comprendre la maison cambodgienne » in *Péninsule*, n°47, 2003 (2) : 93-156.

[16] De l'angkorien *vrai taṃpoṅ* on évolue vers le sens toujours actuel de « bâton [de rotin] perdu ». Sur les mécanismes de cette étymologie populaire, cf. « Recherches sur le vocabulaire cambodgien (X). L'étymologie populaire » in POU, S., *Choix d'articles de khmérologie*, Phnom Penh, Reyum Publishing, 2003 : 160-161.

écobueurs des montagnes qui serait virtuellement rompue. La constitution des métis sino-khmers en groupe social autonome[17], repérée depuis le XVIIe siècle dans les codes[18], aurait entraîné par contrecoup l'abandon d'une khméritude définie par le mode d'exploitation du sol[19] puis sa redéfinition autour de la notion exclusive de substance : les Khmers, désormais, s'identifient au niveau médian d'une échelle de pureté qui part des 'Khmers des origines' (*khmer daem*) pour aboutir aux Khmers chinois, à plusieurs degrés de métissage (*kaun kat cin* < *Kau cau cin*)[20]. Car c'est bien la présence chinoise, devenue de plus en plus massive, qui, par le biais du contrôle économique, bouleverse la société d'Ancien Régime. Cause et/ou conséquence, les autres réseaux maritimes traditionnellement pourvoyeurs de modernité sont hors de course : comme le note l'auteur, le métissage portugais issu de la présence Hispanique n'est plus qu'un souvenir généalogique conservé par quelques familles ; la petite communauté musulmane de Kompong Luong lui semble en outre aussi insignifiante que les 2000 âmes chrétiennes, éclatées en 5 communautés.

C'est qu'en effet les grands secteurs de l'économie sont tenus par les Chinois. Au point que LE MESLE propose d'accepter leur rôle d'intermédiaire et d'en tirer parti. La récolte du coton, qui s'est étendue, depuis le milieu du XVIIe siècle[21], à l'intégralité du Tonlé Thom et jusqu'au Tonlé Tuc, est achetée d'avance par les Chinois. La sinisation s'opère encore par l'implication massive des cochinchinois dans la grande pêche saisonnière du Tonlé Sap, entre janvier et juin. Une partie de la main d'œuvre et de la production de poissons salés est ainsi directement régentée depuis l'aval par l'économie du delta du Mékong, commandée, on le devine, par les réseaux cantonais de Cholon. L'indigo et le gomme-gutte, deux plantes tinctoriales traditionnelles, ne sont pas mentionnées comme étant l'objet d'exportation par l'auteur, mais des sources antérieures nous les désignent comme des produits recherchés. Nul doute qu'ils alimentaient les réseaux de distribution chinois. A l'import, la sinisation n'est pas moins prégnante, qui se mesure à la pénétration des produits marchands qu'elle véhicule : encre de Chine, pâtisseries, porcelaine, bracelets et colliers d'ambre. C'est encore, jusque dans la maison populaire, l'habitude de boire du thé et d'utiliser parfois les baguettes. Et lorsque les produits ne sont pas d'importation ou de fabrication chinoise, c'est, doit-on penser, que les réseaux de distribution, encore une fois, le sont : ainsi des colliers de l'île de Phu Quoc ou du mobilier européen.

---

[17] Cf. NEPOTE Jacques, " Les nouveaux sino-khmers acculturés : un milieu social perturbateur ? " in *Péninsule* n° 30, 1995 : 133-154.

[18] Cf. MIKAELIAN, G., " La gestion administrative du royaume khmer d'après un code institutionnel du XVIIè siècle " in *Péninsule* n° 38, 1999 (1) : 65-167.

[19] C'est ce que suggère l'étymologie de l'ethnonyme « khmer », qui signifie, dans ses contextes historiques, « les premiers riziculteurs », cf. ANTELME, Michel, « Quelques hypothèses sur l'étymologie de l'ethnonyme 'khmer ' » in *Péninsule*, n°37, 1998 (2) : 157-192.

[20] Cette thématique sera par la suite réinvestie par les leaders et les mouvements nationalistes, paradoxalement issus des milieux sino-khmers et, parmi ces derniers, tout particulièrement des réseaux du delta du Mékong, cf. ABDOUL-CARIME, Nasir, « Note sur l'identité communautaire khmère : une approche historique et une relecture socio-politique » in *Bulletin de l'AEFEK*, n° 5, 6 et 7 ; NEPOTE, Jacques, « Pour une reconsidération de la stratégie des études orientales sur le domaine cambodgien » in *Péninsule* n°36, 1998 (1), en particulier les p. 155-158.

[21] Les récits bataves nous enseignent qu'au milieu du XVIIe siècle, des planteurs de coton cochinchinois s'étaient établis à Chhlong, le long du fleuve, en amont de Sambuk et Sambaur, cf. KERSTEN, Carool, *Strange Events in the Kingdoms of Cambodia and Laos (1635-1644).Translated, annotated and introduced by*, [*Evénements étranges survenus aux royaumes de Cambodge et de Laos (1635-1644). Traduit, annoté et introduit par*], Bangkok, White Lotus, 2003, in-4°, xlviii + 78 p.

2. La question monétaire.

Le point d'orgue de ce témoignage, il faut y insister, réside dans la description numismatique et l'évaluation du taux de change, à la fois pour les informations datées qu'elles procurent, précieuses, et pour les permanences qu'elles révèlent. Considérons ces dernières. Vers l'aval, on ne saurait, mieux qu'en établissant la géographie des pièces utilisées dans les différentes régions du pays, souligner la faiblesse structurelle de l'Etat cambodgien face à ses voisins. Au Nord, c'est la monnaie siamoise qui a cours. Au Sud, la monnaie annamite. Une monnaie étalon, la piastre mexicaine, est employée partout. La monnaie royale, symbolique, l'est peu. Typiquement, la principauté de Battambang, zone d'annulation du rayonnement galactique de Bangkok comme de Phnom Penh, use d'une monnaie propre. Or, ce qui vaut pour 1865, à peu de chose près, le voyageur de 2005 ne pourrait le démentir : au Nord, vers la Thaïlande, on dépense des Bath. Au Sud, vers la RSV, on achète en Đồng. Le dollar américain, monnaie passe-partout, surplombe la monnaie nationale dès lors que les transactions dépassent l'équivalent d'une vingtaine de dollars. Et de même qu'aujourd'hui les échoppes de change privées, chinoises, contrôlent le taux de change, et indirectement le volume de monnaie étalon en circulation, autrefois les Chinois étaient directement en position de contrôle de la masse monétaire puisque chargés de la fonte des pièces[22]. Mais, vers l'amont, en continuité des temps les plus anciens, les informations apportées par LE MESLE révèlent encore d'autres caractéristiques du système monétaire cambodgien.

Entre des pièces de tradition indianisée, portant symboles de souveraineté (Funan, Dvaravati), et des sapèques à la mode chinoise, percées en leur milieu, le moindre étonnement n'est pas de voir resurgir un avatar du cauri océanien, sous la forme du fameux *tical*[23]. En dehors de ces monnaies typiquement sudest-asiatiques, il semble que très peu de pièces indigènes ont vraiment circulées. Beaucoup des termes recensés par les voyageurs devaient être des poids de métal, simples unités de compte virtuelles sans nécessaire réalité monétique[24]. De fait, en dehors du Funan, où les attributions numismatiques ne semblent pas avoir été exclusivement marchandes[25], on ne retrouve trace d'aucune pièce indigène antérieurement au XVIe siècle. Encore n'est-ce qu'une référence littéraire, rédigée *a posteriori* au XVIIIe siècle[26]. Et si quelques témoignages observent bien l'existence d'une pièce khmère au XVIIe siècle, c'est pour en noyer la description dans celle des monnaies étrangères[27]. Les Codes juridiques, à la même

---

[22] « In the 1630s it was a resident Chinese trader who had the contract for minting Cambodian coins, for he sought silver for the purpose from the Dutch (Gerlen 1636 : 74, 112) », cf. REID, Anthony, *Southeast Asia in the Age of Commerce, 1450 – 1680. Volume Two : Expansion and Crisis :* 101-102.

[23] Cf. JUMSAI, Sumset, *op. cit.*, 1997 : 29. De manière significative, le terme désignant le salaire en khmer est composé du mot, emprunté au chinois, désignant le cauri : *pīer.*

[24] Un manuscrit inédit de LECLERE établit des équivalences de poids à ce que LE MESLE présente comme des monnaies : 1 *sḷiṅ* = 2,34375 grammes d'argent < 1 *pād* = 4 *sḷiṅ* = 9,375 grammes d'argent < 1 *tamḷiṅ* = 4 *pād* = 16 *sḷiṅ* = 37,5 grammes d'argent < 1 *jīṅ* = 20 *tamḷiṅ* = 80 *pād* = 320 *sḷiṅ* = 750 grammes d'argent, cf. ANTELME, Rethy, Michel, « A propos d'un texte sur les nombres, les mesures traditionnelles, etc. rédigé par le *Hluoṅ Bibhăkti Dhānī, Yokpătr* de Chrui Changva pour Ahémard Leclère » in *Siksācakr*, n°6, 2004 : 20-32.

[25] Cf. KHOO, C.M. James, (ed.), *Art & Archaeology of Fu Nan. Pre-Khmer Kingdom of the Lower Mekong Valley,* The Southeast Asian Ceramic Society, Orchid Press, Bangkok, 2003 : 23-24.

[26] Les Chroniques royales attribuent au Sdech Kan la frappe de la première monnaie, dans les années 1510 : une monnaie d'or avec effigie de Nāga.

[27] « Ce royaume a sa monnaie particulière d'or et d'argent et les empreintes en sont un coq, un serpent, un cœur avec une fleur au milieu. La plus grande s'appelle *maiz*, et ressemble à un réal. Une autre à la valeur d'un demi réal : on l'appelle *mi-pey*. La troisième, qui porte le nom de *fon*, est comme un quart de réal », cf. CABATON, Antoine, *Brève et véridique relation des événements du Cambodge par Gabriel Quiroga de San Antonio De l'Ordre de Saint*

époque, ne sont d'aucun secours. Finalement, la seule pièce cambodgienne qui émerge de cet épais brouillard est celle du vice-roi de Battambang. A l'effigie d'un « coq tenant en son bec un serpent », ce *selong* (*sḷiṅ*), fondu par un chinois[28], est la seule pièce à la fois mentionnée précisément par les sources et dont on trouve des spécimens archéologiques[29]. Au regard de cet hapax, on doit s'étonner de l'étrange similitude qui ressort d'une comparaison iconographique d'avec les occurrences disponibles par ailleurs : elles montrent toutes, semble-t-il , des représentations de *haṃsa* et / ou de nāga.

Taux de change notés par LE MESLE :

(1) Monnaie sino-vietnamiennes	(2) Monnaies 'thaïes'	(3) Monnaie royale	(4) Piastre étalon
41 (37, 5 à 44,4 sapèques)	1 sling		
164 (150 à 177,6 sapèques)	1 bat = 4 sling		
240 sapèques	1, 35 à 1, 6 bats = 6 (5, 4 à 6, 4 sling)	1	
1 ligature = 600 sapèques	1 tamling = 4 bats = 16 sling (600 à 710,1 sapèques)	2, 5	
5 ligatures (entre 4,5 et 5,3)	1 tical (*þuoœ*) = 4 tamling (= 16 bats = 64 sling) 2 bats (8 slings) = 18 bats = 72 slings	12 (11, 25 à 13,3)	
6 / 7 ligatures (3600 à 4200 pièces de zinc)	6 tamlings = 24 bats = 96 sling	16 (15 à 17, 5)	1
1 nên étalon = 100 ligatures = 6000 pièces de zinc	8, 5 tamling = 34 bats = 136 slings à 10 tamlings = 40 baths = 160 slings	25	1, 4 à 1, 6
1 nên d'argent réel = 1 barre d'argent = 100 à 120 ligatures.	8, 5 tamling = 34 bats = 136 slings à	25 à 50	1, 7 à 2

Conclusion :

De ces taux de change, on peut tirer l'enseignement que la monnaie royale était indexée sur la monnaie étrangère la plus faible, mais aussi la moins fiable puisque abondamment falsifiée : la sapèque sino-vietnamienne. La raison en est vraisemblablement à rechercher dans le paysage économique du Cambodge des

Dominique, Nouvelle édition du texte espagnol avec une traduction et des notes, Paris, Ernest Leroux Editeur, 1914 : 100-101.

[28] Comme l'atteste le sceau que l'on peut encore observer sur ces pièces, repêchés par kilos dans le *Stung Sangkae*, et vendues aux touristes à Siem Reap.

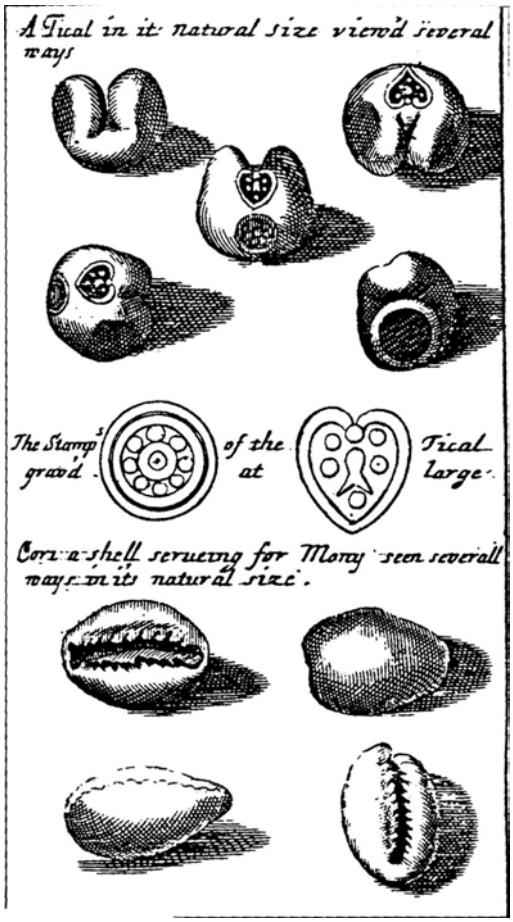
[29] Hormis, bien sûr, la monnaie d'Ang Duong, frappée, grâce à une technologie anglaise, dans une optique légitimiste, cf. NEPOTE, Jacques, « Le Cambodge (1782 – 1866) et les Britanniques », in *Péninsule* n° 41, 2000 : 124-134.

années 1860, dont LE MESLE nous montre qu'il fut dominé par les réseaux de commerce chinois, branchés en particulier sur le delta du Mékong et les milieux cochinchinois. 1865 est précisément l'année où le Palais royal opère son repli sur Phnom Penh, carrefour commercial chinois qui, dans la pratique, gère le pays. La couronne suit la sapèque à son corps défendant. Après Le MESLE, la myopie récurrente des observateurs, obnubilés par les faits indiens ou par l'influence de l'Occident, tendra à minimiser les conséquences socio-culturelles de la sinisation. Elle sera pourtant, un siècle plus tard, l'une des causes de l'effondrement du Cambodge[30].

Avril 2005, G. M.-G.

Illustrations :

1)- Le Duong Thai, avatar du cauri[31]



[30] Cf. NEPOTE, Jacques, « La désintégration de la société cambodgienne par les milieux sino-khmers ? », Communication au Colloque Ethnicies & Nations : *Processes in Inter-Ethnic Relations in Latin America, Southeast Asia and the Pacific,* A Rothko Chapel Colloquium, Rice University, University of Houston, University of St. Thomas, Houston, Texas, 28-30 Oct. 1983, 35 p.

[31] Cf. JUMSAI, Sumset, *op. cit.*, 1997 : 29.

2)- La permanence des 'pièces à *haṃsa*':

Monnaies du Funan [32]

Une monnaie khmère, vers 1660[33]

La monnaie de Battambang, (fin XVIIIe siècle ?)[34]

[32] Cf. KHOO, C.M. James, (ed.), *Art & Archaeology …*, *op. cit.*, 2003 : 3.
[33] Cf. TAVERNIER, J. B., *Les six voyages de Jean Baptiste Tevernier, ecuyer Baron d'Aubonne, en Turquie, en Perse, et aux Indes*, 2 volumes, Paris, n.p. et *Recueil de plusieurs relations et traitez singuiers et curieux*, Paris, n.p.
[34] Cf. TAUCH, Chhuong, *Battambang during the time of the Lord Governor*, Translated by Hin Sithan, Carol Mortland and Judy Ledgerwood, Publications Funded by East West Center, Honolulu Hawaii, Printed by Cedoreck, 1994, 69-71.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

AOUT 1866.

Mémoires, Notices, etc.

LES CAMBOGIENS

PAR G. LE MESLE.

Il importe, tout d'abord, de se mettre en garde contre une erreur trop accréditée, qui tend à réunir sous le nom d'Indo-Chinois, plusieurs nations, de mœurs, de types, de races complétement différentes; dans l'Indo-Chine nous trouvons, au sud et à l'est, les Anamites sur lesquels nous avons conquis notre jeune colonie de Saïgon; c'est un rameau de la race chinoise, mais c'en est un rameau fort dégénéré; comme industrie, comme art, comme mœurs, comme type, ils n'offrent rien de bien saillant : c'est du Chinois bâtard. Au nord-ouest, les Cambogiens occupent un territoire d'environ 80 lieues carrées; descendus

du plateau central du Thibet à une époque qu'il est difficile de déterminer, ils appartiennent évidemment à la souche indienne; ils en conservent encore le type, la religion, quelques coutumes et presque le langage. Dans les montagnes du centre et du nord, nous trouvons les Chiams, les Stiengs, les Chiaraï et enfin les Laotiens, tous facilement rapprochables des Cambogiens.

La population actuelle du Camboge, les Kmer, est évidemment un rameau de la race indienne; son langage, où se retrouvent tant de mots Pali, sa religion, quelques traits de mœurs caractéristiques, son type même, le démontrent. Descendus du plateau central du Thibet, à une époque indéterminée, les Kmer ont dû rencontrer une race autochthone qui, refoulée dans les montagnes, est sans doute représentée maintenant par les tribus des Chiams, des Chiaraï, des Stiengs, etc.

Quelle a été l'histoire de cette nation depuis son arrivée sur le sol indo-chinois jusqu'au XVIe siècle? Les annales sont muettes à ce sujet, et les traditions manquent; c'est à peine si nous savons que le royaume des Kmer-Dom était un des plus puissants de l'Inde transgangétique. Mais à défaut d'autres renseignements, les ruines prodigieuses que nous rencontrons au nord du grand lac, sont là pour attester que le pays a été habité par une nation puissante et d'une civilisation avancée. On ne sait à quelle cause attribuer cette dégénérescence de la race cambogienne.

Vers la fin du XVIe siècle, les Portugais visitèrent le Camboge; ils établirent des comptoirs sur les rives du Meï-kong où ils ont laissé de nombreux souvenirs, et

beaucoup de familles, qui n'ont conservé de leur origine européenne que le nom, s'enorgueillissent encore des ronflantes appellations de leurs ancêtres.

Un peu plus tard vinrent les Hollandais, mais leur établissement fut de courte durée.

Au commencement du siècle dernier, les Cambogiens possédaient toute la basse Cochinchine, connue des Européens sous le nom de Tsiampa; elle leur fut prise à cette époque par les Anamites qui, depuis, continuant leurs conquêtes, ont failli plusieurs fois s'emparer de tout le Camboge. Pendant ce temps, les Siamois se rendaient maîtres des provinces du nord, et l'on vit le moment où, usée par ces luttes incessantes, la nationalité cambogienne allait totalement disparaître : heureusement pour elle, ses deux puissants adversaires ne surent pas s'entendre sur la question du partage, et d'un commun accord intervint, il y a quelques années, un traité qui établissait souverain du Camboge, le père du roi actuel sous la double tutelle de l'empereur d'Annam et du roi de Siam.

Ce fut à cette époque que nos armes victorieuses nous ouvrirent l'Indo-Chine, et en 1864 un habile traité de protectorat, en soustrayant le Camboge au joug de Siam, ressuscitait ce cadavre d'empire, en insufflant dans ses veines des éléments nouveaux de vie et de civilisation.

Décimée par de longues guerres, par de terribles épidémies et aussi par de cruelles famines, la population cambogienne est tout à fait insuffisante pour son territoire; on ne peut guère l'évaluer à plus d'un million ou un million et demi d'habitants.

Les Cambogiens sont grands, forts et bien faits; ils se rapprochent plus du type indien que les Siamois. Ils sont gais, doux, souvent spirituels, mais faibles, timides et souverainement paresseux; ils n'ont, somme toute, rien de saillant, ni comme vices, ni comme vertus, et leur assimilation à nos mœurs sera, je crois, chose facile.

La langue cambogienne a les plus grands rapports avec les idiomes anciens de l'Inde; contenant beaucoup de voyelles, elle est, sauf quelques intonations nasales, assez douce à l'oreille. Les mots en sont monosyllabiques, bisyllabiques, rarement trisyllabiques. Sans composés, conjugaisons ni déclinaisons, elle a seulement quelques termes pour distinguer les temps et les nombres; la construction des phrases est simple et sans inversions; c'est une langue facile à apprendre; la seule difficulté consiste en ce que beaucoup de mots changent complétement suivant la personne à qui l'on s'adresse; ainsi le verbe *manger* se traduit, pour le roi, par *saye;* pour les bonzes, par *tchane*: pour les mandarins, par *piça*; pour le peuple et dans une acception générale, par *si*; il y a donc, en quelque sorte, une langue pour le roi, une pour les mandarins, une pour les bonzes, une pour le peuple.

Le système d'écriture est phonétique comme dans l'Inde; l'abécédaire cambogien s'appelle dans cette langue *robién séc*, c'est-à-dire l'art ou la *science des perroquets*. Les caractères sont de deux sortes: les uns Pali, peu usités, et réservés aux inscriptions et aux livres sacrés ou *satrâ*; on les nomme *âcsâr-satrâ*, *âcsâr-char*, *âcsâr-mul* ou lettres rondes. Les autres

sont les caractères cursifs, employés communément par les scribes pour les lettres ; on les nomme *âcsâr-chriéng*, ou *âcsâr-bomro ;* cet alphabet se compose de cinquante-neuf caractères et les mots s'écrivent de gauche à droite. Une grande partie des Cambogiens savent lire, et beaucoup savent écrire ; c'est du reste à peu près tout ce qu'on leur enseigne dans les bonzeries. A la personne du roi et à celles des principaux fonctionnaires, sont toujours attachés des scribes ; ils se tiennent accroupis, une planche noire et un crayon blanc à la main, prêts à transcrire la volonté du maître ; ils font leur brouillon sur cette planche ou sur une espèce de papier noir très-épais, et après l'avoir fait approuver le transcrivent sur papier blanc, quelquefois sur toile ; ils se servent d'encre de Chine et de plumes en roseau. Les Anglais et les Français se disputent, je crois, l'invention des plumes métalliques ; elle appartient peut-être aux Cambogiens qui s'en servent depuis un temps immémorial ; c'est une mince feuille de laiton repliée et coupée en biseau ; l'encre descend lentement jusqu'à la pointe en glissant entre les lames. Les livres cambogiens se composent de feuillets de latanier d'environ 30 centimètres de long sur 5 à 6 de largeur, maintenus ensemble au moyen d'un cordon qui les traverse par le milieu ; on y écrit avec un poinçon, puis on y passe de l'encre qui, essuyée, ne reste que dans les entailles. Il y a quelques-uns de ces livres qui sont d'une remarquable netteté d'écriture ; la série des volumes, formant un ouvrage, s'enferme dans une trousse en étoffe, souvent fort riche, soutenue par une légère carcasse en bambous fendus. La bibliothèque

d'un lettré se compose de quelques *satrâ* ou livres sacrés, de commentaires religieux et de quelques poëmes-romans d'un fantastique et d'un diffus que l'on ne retrouve que dans les productions littéraires de l'Inde.

A l'exception de quinze cents à deux mille chrétiens, qui résident à Pignalhu, P'nom-Penh, Mot-Kasa et Kampot, de quelques centaines de Malais mahométans établis près de Compong-luom, toute la population cambogienne pratique un bouddhisme qui ressemble à celui des Singhalais. Je n'ai point à m'occuper ici de la métaphysique du bouddhisme; à force d'être abstraite, elle finit par devenir incompréhensible, et si la vague fiction du Nirvana n'est pas le néant même, elle y ressemble fort; les instincts humains ne peuvent s'accommoder de cette négation qui n'est que de l'athéisme déguisé, et le besoin d'un être suprême à adorer, a conduit les masses à faire du Bouddha lui-même une divinité; je puis affirmer que le Bouddha, ou Somana Condom, comme ils le nomment, est le Dieu vrai de la plus grande partie des Cambogiens.

La morale bouddhique, on le sait, a des préceptes très-beaux qui sont presque ceux du christianisme : chasteté, mépris des biens de ce monde, charité, aumône, sentiment de l'égalité, douceur, austérité, sobriété, résignation, horreur du mensonge, respect de la famille; si tous ne sont pas également pratiqués, ils sont au moins enseignés et honorés.

La position des prêtres bouddhistes est élevée et leur influence est très-grande. Les austères pratiques auxquelles ils se livrent, ou devraient se livrer, le pouvoir surnaturel qu'ils s'attribuent sur les mauvais

esprits (et cela n'est plus du bouddhisme), leur ont acquis sur les masses un prestige irrésistible; malgré leur vœu de pauvreté, qui leur défend d'accepter personnellement autre chose qu'un peu de nourriture, ils profitent largement de toutes les riches aumônes faites à la communauté. Il est curieux de les voir, vêtus d'une ample robe jaune, les cheveux, les sourcils et les cils rasés, portant de vastes paniers couverts, aller quêter de porte en porte la nourriture du jour; chacun d'eux possède auprès de la pagode une petite maison isolée, généralement soignée de construction, sorte de cellule où il vit seul; ils se livrent à l'éducation de la jeunesse, éducation bien simple du reste, puisqu'elle ne consiste que dans quelques principes de lecture et d'écriture; toutes les cérémonies religieuses ont pour fond la psalmodie nasillarde des *satrâ*. Cette facilité d'existence et la possibilité de quitter la bonzerie, quand on a assez de ce genre de vie, fait qu'il est peu de Cambogiens qui n'aient été bonzes plus ou moins longtemps; c'est même une manière de parvenir, et le premier degré indispensable pour arriver à la dignité de mandarin.

Il y a aussi, parmi les femmes, des sortes de religieuses bonzes; mais, excepté dans le Laos où elles vivent, dit-on, en communauté, elles y mènent l'existence des autres Cambogiennes dont on a peine à les distinguer; leurs obligations sont très-simples; elles doivent se réunir à certaines époques: c'est comme des religieuses du tiers-ordre.

Je ne parlerai pas ici des splendides pagodes anciennes, témoignage de l'art et de la puissance de

l'ancien royaume des Kmer; elles ne servent plus au culte, et je me réserve d'en faire une mention toute spéciale, en m'occupant de l'archéologie cambogienne. Les pagodes modernes sont très-nombreuses, mais presque toutes dans un grand état de délabrement; des tèels et des kikirs gigantesques les abritent; un fronton pointu, couvert de sculptures dorées, relevées par de petits morceaux de mica qui scintillent au soleil comme des fragments de glaces, termine une toiture aiguë, à double pente et à double et triple étage, d'un effet des plus élégants; de riches peintures décorent les poutres aux sculptures composées d'ornements bien agencés auxquels se mêlent des figures grotesques; la gamme des tons de ces peintures est peut-être un peu fausse, un peu criarde, mais malgré ses nombreuses dissonances, on s'y fait vite; l'extrême richesse de l'ensemble, relevé par de nombreuses dorures, est réellement d'un grand effet; la toiture est supportée par de grosses colonnes en bois verni au *morak* (1), sur lequel on a appliqué des dessins courants en feuilles d'or; l'architecture aurait à emprunter bien des choses aux constructions cambogiennes, surtout dans leur ornementation qui, parfois, peut lutter avec ce qu'ont fait de plus élégant les Persans et les Maures. Malheureusement, sous cette élégance et ces dorures se cache une grande pauvreté de matériaux, et comme les Cambogiens ne savent ni réparer ni même entretenir, l'action

(1) Le *morak* est une résine de consistance sirupeuse : on l'extrait, par incision, d'un arbre qui croît dans les montagnes de Pursat. Elle forme un vernis dur et brillant qui ne le cède en rien à la plus belle laque de Chine.

dissolvante du climat a vite raison de tous leurs monuments.

Dans l'intérieur de toutes les pagodes, on trouve invariablement une énorme statue du Bouddha accroupi et semblant méditer; cette statue est le plus souvent composée d'une charpente en briques, recouvert d'un épais mortier avec lequel on modèle les détails; le tout est peint et doré suivant la richesse de la pagode; les ongles du dieu sont quelquefois en nacre. Tout autour de la statue principale se voient, en grand nombre, de petites statuettes en toutes matières, sortes d'ex-voto apportés par les fidèles; puis des objets de toutes sortes et d'affreuses découpures en papiers de couleurs; j'ai même vu, dans la pagode de Kien-soaye, où ils faisaient une singulière figure, des compotiers en cristal et de ces vases de fleurs artificielles comme il s'en trouve encore sur les cheminées de nos auberges de campagne.

Tout autour de la pagode sont construites les petites maisons des bonzes, puis des hangars, des magasins, et un abri pour les pirogues de courses. Pour le dire en passant, les Cambogiens sont grands amateurs de régates, et le roi lui-même ne dédaigne pas de présider à ces luttes que l'on accompagne de beaucoup de solennité; les mandarins, les pagodes y prennent part et possèdent à cet effet de très-belles embarcations; j'en ai mesuré une qui, faite d'un seul morceau de bois de *kikir* (1), mesurait 24 mètres de longueur sur 1^{m},20 de

(1) Le Kikir est un arbre de dimension considérable, dont le bois rouge, fin et serré, offre une grande résistance et souffre peu des

largeur; ces pirogues, remarquables par leurs dimensions, le sont aussi par leurs dorures et le beau vernis au morak qui les recouvre.

Ce qui frappe tout d'abord quand on voit les habitations cambogiennes, c'est qu'elles sont presque toutes perchées sur des piliers ou piquets qui les isolent complétement du sol; j'en ai mesuré à Compong-Schanan et à Peam-Sêma qui étaient élevées ainsi de plus de 6 mètres; cette sage disposition permet aux habitants de ne pas craindre les inondations; elle les garantit un peu de l'humidité et des insectes, et, enfin, elle les met à l'abri de l'attaque des tigres qui auraient peu de peine à démolir le faible rempart de nattes qui les sépare de leur proie. La toiture de ces maisons est supportée par quelques piliers en bois à peine équarri ou même en gros bambous; la charpente est en bambous assemblés par des liens en *rotin* (1); le toit est

variations atmosphériques; il est très-employé dans la construction des embarcations.

(1) Il y a deux espèces de rotin ou *rotang* : l'une reste toujours très-mince et pousse dans les forêts marécageuses; ses tiges, grêles et fort épineuses, s'accrochent aux arbres à la façon des lianes, et les enchevêtrent tellement que souvent il faut renoncer à traverser les endroits qui en sont infestés; pour obtenir le rotin dans l'état où nous le voyons en Europe, on le fait d'abord sécher, puis, en le battant, on en fait tomber l'écorce épineuse. Tous les liens, toutes les attaches se font en rotin; on en fait des nattes très-solides, des paniers, les haubans et autres manœuvres dormantes des embarcations. J'ai vu, près de P'nom-penh, un long convoi de bateaux revenant de a pêche, qui se halait sur un énorme câble en rotins tressés, long d'au moins 5 à 600 mètres. Le rotin de la seconde espèce s'appelle rotin blanc; il est plus gros, pousse dans les montagnes et les

recouvert d'une longue herbe que l'on dispose à peu près comme le chaume en France ; les parois sont faites en feuilles de latanier fixées sur de légers bâtis en bambous fendus ; c'est aussi avec des bambous fendus que se fait le plancher. Telle est la disposition ordinaire des maisons cambogiennes, et sauf quelques détails un peu plus soignés, l'habitation du roi (car je ne saurais appeler palais l'ensemble incohérent des cases de Houdong) est faite sur ce modèle. Toutefois, ces chétives petites cases qui ressemblent à de vastes paniers couverts ou à des cages, sont d'un charmant aspect au milieu de la luxuriante végétation qui les encadre ; on y accède par une petite échelle en bambous, et la seule précaution que l'on prenne quand on sort, est de renverser l'échelle par terre ; un Cambogien ne s'approchera jamais d'une maison gardée ainsi, et les exemples de vols sont très-rares.

Le mobilier est plus que simple, il est à peu près nul ; quelques vastes paniers pour serrer les hardes et la provision de riz, des nattes qui servent de siéges, de tables et de lits, des coussins triangulaires ou cubiques, mais toujours très-durs, servant d'oreillers, quelques moustiquaires que l'on installe le soir, voilà tout ; je ne parle pas de quelques meubles européens ou de modèle européen, que l'on rencontre de temps à autre chez les mandarins ; ils sont d'un emploi restreint, et c'est à peine si leurs possesseurs en connaissent l'usage. Les nattes les plus estimées viennent de la province de Battambang ; elles sont fines, riches de

lieux relativement secs, et se rapproche de l'espèce qui, en France, sert à faire des cannes.

couleur, et d'une jolie disposition comme dessin. Les oreillers recouverts en soie sont très-finement brodés.

Les maisons des Cambogiens n'ayant souvent qu'une pièce, on y trouve réunis tous les ustensiles divers, assemblés dans les coins ou suspendus aux parois; l'étude de ces objets suffirait pour apprendre les mœurs, les goûts, les habitudes de ceux qui s'en servent. De grandes jarres pour mettre la provision d'eau, une série de marmites en terre, des bols chinois, des torches en résine, des avirons, des filets de pêche, des arcs, quelquefois un mauvais fusil à pierre, l'instrument à couper le tabac, de lourds coutelas appelés *combet*; puis, suspendus au plafond, des poissons secs; voilà ce qui tout d'abord frappe l'œil du visiteur.

Les Cambogiens ont le sens musical assez développé: leur voix, sans être d'un joli timbre, est juste et harmonieuse, et quelques-unes de leurs mélodies vaudraient la peine d'être transcrites; comme instruments, ils ont une flûte en roseau très-douce de son, une espèce d'harmonica à lames en bambous, d'un étrange effet, une sorte d'orgue composé d'une vingtaine de longs tuyaux en roseau, des sortes de clarinettes en bois et cuivre : ces instruments réunis, accompagnant la voix, font réellement plaisir à entendre; leurs concerts ont malheureusement pour accompagnement forcé le bruit étourdissant d'énormes tamtams en bronze, ou de grands tambours en terre cuite recouverts d'une peau de serpent.

Le Cambogien est d'une belle race et la manière dont il porte ses vêtements ne manque pas d'élégance; le costume des hommes se compose d'une pièce de

soie, sorte de langoutis de 4 mètres environ de longueur sur 80 centimètres de large; ils s'en entourent le bas du corps, et le dernier tour, passé entre les jambes et fixé derrière, à la ceinture, fait qu'ils ont l'air de porter de vastes caleçons bouffants; sur le langoutis est une large ceinture en soie, de couleur voyante et dont les bouts pendent un peu. Le buste est souvent caché par une petite veste courte et serrée, en soie brochée ou en étoffe blanche; une rangée d'une douzaine de petits boutons en verroterie ou en filigrane d'or, et dans ce cas d'un joli travail, peut servir à la fermer. Les Cambogiens ne portent ni bas, ni souliers, très-rarement ils mettent des sandales. Leurs cheveux sont courts, taillés en brosse, et cette mode est adoptée par les femmes aussitôt après, et parfois même avant leur mariage. Les femmes portent, à peu de chose près, le même costume, seulement le langoutis, un peu plus large, n'est pas relevé et forme jupe; la ceinture, mise en écharpe ou croisée en châle, couvre un peu le buste; pour sortir, elles mettent presque toujours une longue robe étroite, de la forme d'une soutane et faite en cotonnade bleue (1) ou en soie.

(1) Le *coton*, la plante textile par excellence, est un des produits les plus importants du Camboge; on en trouve de vastes champs sur toutes les rives du Meï-kong, depuis la frontière de Cochinchine jusqu'au Laos; le mode de culture en est des plus simples: aussitôt après l'inondation, on coupe les grandes herbes qui ont résisté à l'action des eaux, et on les brûle; on plante ensuite dans de petits trous régulièrement espacés et faits avec le bout d'un bâton, quelques graines qui ne tardent pas à lever; de légers sarclages se pratiquent jusqu'à la maturité, puis l'on vient chaque jour récolter les gousses dès qu'elles commencent à s'ouvrir. Cette cueillette dure jusqu'à la pre-

Les plus beaux langoutis viennent de Battambang; il y en a de tissés avec des fils d'or d'une grande richesse; ils sont l'ouvrage exclusif des femmes qui emploient un métier ressemblant à celui de nos tisserands; à l'aide de plusieurs pédales, elles soulèvent les fils pour obtenir les diverses dispositions du dessin. Les étoffes de coton et de soie et coton, se travaillent de la même manière.

Pour obtenir les étoffes chinées, elles ont une sorte de procédé de teinture, *en réserve*, assez bizarre : l'écheveau de soie est serré dans une forte ligature en feuille de bananier qui n'en laisse à découvert qu'une petite partie; on le trempe dans le bain et après l'avoir fait sécher, on recouvre à son tour la partie teinte en

mière pluie, qui suffit pour abîmer la plante. On met la gousse à sécher au soleil, on en ôte la coque et on l'égrène au moyen d'un petit moulin très-simple, mais qui fait peu de besogne: deux petits cylindres en bois dur, assez rapprochés et tournant en sens inverse, laissent passer la fibre qu'on y engage, en arrêtant la graine; le coton est ainsi prêt à être filé. La soie en est courte, fine, et fort appréciée par les Chinois; ils en achètent, et souvent d'avance, presque toute la récolte, qu'ils expédient dans leur pays. Quelques machines à égréner, envoyées de France pourraient rendre de grands services, tout en rémunérant amplement leur possesseur de ses sacrifices. L'*ortie blanche* est cultivée, ainsi qu'une plante du genre *Crotalaria*; leur filasse est employée à faire le fil des filets de pêche; un *bombax* fournit abondamment un coton excessivement fin et soyeux, mais trop court pour être filé dans le pays; je suis persuadé que les perfectionnements des procédés européens auraient raison de cette difficulté; dans le même cas se trouve le coton d'un très-bel *euphorbe*, qui pousse en quantité dans les sables du cap Saint-Jacques, et que j'ai retrouvé dans le Camboge. La ouate du *bombax* sert à rembourer des oreillers, des coussins, des matelas.

laissant à nu un petit espace voisin; l'opération précédente recommence dans un bain d'un autre ton, et on continue de cette manière jusqu'à ce que tout l'écheveau soit teint en bandes alternatives de diverses couleurs (1).

Les Cambogiens sont grands amateurs de bijoux, et leurs ouvriers en exécutent quelques-uns d'une manière vraiment artistique. Les femmes portent beaucoup de

(1) Parmi les plantes tinctoriales que produit le Camboge, on peut citer : l'*indigo*, très-cultivé dans les alluvions du Grand-Fleuve, où il vient à merveille ; malheureusement la préparation en est très-défectueuse et en empêche une utile exportation. La plante mûre, on la coupe et on la met macérer dans une cuve en poterie ou en bois, ou même dans une pirogue tirée à terre, puis on précipite par un excès de chaux, qui produit une pâte gris bleuâtre que l'on vend dans des pots de trois ou quatre litres. — La *gomme-gutte* est la résine d'un arbre que l'on trouve dans le Laos et dans les montagnes de Pursat; on recueille le suc épais, qui découle des incisions pratiquées à l'arbre, dans des tubes en bambous, où il se solidifie et prend la forme que nous lui voyons en Europe. Les Anglais donnent à cette substance le nom caractéristique de *Camboge*. La gomme-gutte est très-employée pour la teinture des cotons et des soies; sa couleur jaune est vive et franche, mais malgré l'emploi des mordants les plus énergiques, on a peine à la fixer; c'est un émétique des plus violents. — La racine du *curcuma*, ainsi que plusieurs lianes et écorces fournissent aussi une belle teinture jaune. C'est surtout près des frontières du Laos que l'on récolte ce produit mixte de la nature animale et végétale qu'on appelle gomme laque; les couleurs rouge et rose qu'on en retire sont brillantes et assez solides; le mordant employé pour les fixer sur les étoffes de soie est ordinairement la fiente de porc. On mélange souvent la gomme laque avec plusieurs écorces tinctoriales, sur lesquelles je n'ai pu me procurer de renseignements suffisants, et qui en modifient le ton. Un arbuste, appelé *chom-pô*, produit une gousse aplatie assez grosse, remplie de graines rougeâtres qu'on emploie seules ou combinées à la laque, pour les tons rouge brun.

bracelets et de colliers en boules d'ambre enfilées, qui leur viennent de Chine. J'ai vu aussi des colliers en marcassite, dont je n'ai pu savoir la provenance, et des colliers en jayet de l'île de Phu-coq ; les cambogiennes aiment peu le faux et ne se parent guère de verroterie ; leurs boucles d'oreilles généralement en ivoire, ont une forme toute particulière : je ne saurais mieux les comparer qu'à une bobine ; le poids même de l'ornement et l'ouverture énorme qu'en nécessite l'int roduction, font descendre le lobe de l'oreille presque sur les épaules, ce qui est considéré comme une beauté. Cette mode étrange est fort ancienne ; j'en ai vu des traces sur les bas-reliefs d'Ang-Kor, et les statuettes du Bouddha ont les oreilles allongées de cette manière. Les hommes portent beaucoup de bagues généralement en or avec un saphir taillé en cabochon ; mais c'est surtout dans leur installation à *bétel* (1) qu'ils déploient le plus grand luxe ; un plateau en bois garni de nacre, quelquefois même en argent repoussé et ciselé, porte les nombreux ustensiles et boîtes nécessaires à cette opération qui en Europe s'appelle du vilain nom de *chiquer ;* de riches couteaux à couper la noix d'arec, des boîtes à chaux, à tabac, à bétel, un porte-cigarettes,

(1) Le bétel est un arbrisseau grimpant, aux feuilles lancéolées, et d'un vert sombre ; il croît spontanément dans les montagnes, mais comme il doit être employé frais, on en fait de grandes cultures dont le revenu est considérable. C'est une erreur de croire que les Cambogiens, ayant horreur des dents blanches, se les teignent en noir ; tous les voyageurs le racontent ; je m'en suis enquis avec soin, et je puis affirmer que, si ces populations, comme la plupart de celles de l'Inde, ont les dents noires et cariées, et les perdent de bonne heure, cela tient seulement à l'usage immodéré du bétel.

voilà les instruments indispensables qui sont toujours à portée du Cambogien dans sa maison, et qui l'accompagnent dans toutes ses courses; leur forme, leur matière, leur disposition varient suivant le goût ou la richesse du possesseur; il y en a en filigranes d'or et d'argent, en or, en argent ou en cuivre repoussés et ciselés, mais toujours d'une forme et d'une ornementation originales et élégantes; on fait aussi de ces petites boîtes en jayet et en silicate d'alumine qui imite assez bien le jade.

Les orfèvres cambogiens font vraiment des choses étonnantes avec un outillage d'une simplicité extrême; leurs repoussés sont surtout remarquables; les meilleurs ouvriers sont réunis au palais du roi à Houdong et fabriquent, sous la direction et la surveillance d'un mandarin, des objets qui tiendraient une place honorable, même en Europe. On peut leur reprocher le vernis au sang-dragon dont ils enduisent leur or et qui lui donne un ton faux et désagréable.

Le riz cuit à l'eau, et le poisson frais, sec, salé ou fumé, forment le fond de la nourriture de tous les Cambogiens; ajoutez à cela, pour les grands personnages, de la volaille, des œufs durs, quelquefois du porc frais, de mauvaises pâtisseries fabriquées par les Chinois, le tout très-pimenté et relevé par une pâte de poisson fermenté qui ressemble au dégoûtant *nuoc-mam* des Anamites, et vous aurez le menu assez exact d'un repas officiel. Il y a, outre ce fond ordinaire, des aliments qui ne se mangent qu'accidentellement et qui n'en sont que plus recherchés; la peau de rhinocéros, la carapace de tortue molle, les œufs et la viande du

yaran, des crevettes desséchées, des larves d'abeilles sauvages encore dans leurs rayons, des araignées, etc..., et j'en passe des meilleurs! Tous ces mets sont servis dans des bols en porcelaine de Chine et dans des soucoupes microscopiques. Comme boisson on prend du thé, quelquefois de l'eau-de-vie de riz, mais seulement chez les gens sans préjugés, car les préceptes du Bouddhisme interdisent cette boisson; du reste, pas de cuiller ni de fourchette; les doigts, le couteau et les baguettes à la chinoise y suppléent. Pour faire une pareille cuisine, il n'est point besoin d'une organisation bien compliquée; un fourneau de terre en forme de violon sans table supérieure, et que l'on nomme *tine-cranc*, quelques marmites, des bols chinois, voilà tout. La nature a pourvu très-largement au dessert: les fruits, dans ce pays, sont abondants et excellents; la banane, le manioc et l'orange entre autres.

Les Cambogiens ne font pas de porcelaine; elle leur vient toute de Chine; leur poterie, d'un grain grossier, est néanmoins mince et sonore; ils fabriquent des pièces d'une grande dimension et de forme assez élégante; les principales fabriques sont à Compong-Shanan, à l'entrée du Grand-Lac; l'argile qu'on y emploie est très-micacée.

Les Cambogiens, surtout dans les provinces du sud, sont peu chasseurs; s'il leur arrive d'abattre quelques petits oiseaux, c'est surtout pour défendre les moissons de leurs ravages; ils les atteignent de fort loin avec de petites boules en argile durcie qu'ils lancent très-adroitement au moyen de l'arc. Les Cambogiens du nord se livrent davantage à cet exercice; ils font de grandes

chasses aux éléphants, aux bœufs et aux buffles sauvages pour s'emparer des jeunes animaux et les réduire à la domesticité; pour tuer les vieux éléphants dont ils vendent aux Chinois l'ivoire et les os, les Cambogiens se servent de flèches empoisonnées, lancées à l'aide d'un fusil. Ils ne craignent même pas, avec leurs mauvaises armes, d'attaquer le rhinocéros et le tigre qui, il faut le dire, est moins dangereux qu'en Cochinchine.

Aucune contrée du globe n'est, je crois, aussi riche en poissons et comme nombre et comme variété; les fleuves, les ruisseaux, les lacs, les moindres flaques d'eau, les marais mêmes en sont pleins; c'est d'une ressource immense pour les habitants, qui ont toujours sous la main une nourriture saine et abondante dont l'excèdant trouve chez les Anamites et les Chinois un débouché facile et avantageux. On compte, dit-on, dans le Grand-Lac seulement, plus de cent espèces différentes, quelques-unes excellentes, toutes mangeables. Un fait qui m'a vivement frappé en étudiant les poissons du Grand-Lac, c'est de leur trouver un *facies* tout marin; cependant l'eau est parfaitement douce à une vingtaine de lieues des plus hautes marées et à plus de cent lieues de la mer; on y trouve des sortes de *raies*, des *marsouins*, des *modioles* vivant attachées aux arbres tout à fait dans le nord; c'est un fait physiologique des plus intéressants, et on ne peut guère l'expliquer que par l'influence de la masse des eaux sur la forme des êtres qui vivent dans leur sein. Le Grand-Lac, ou Toanlé-Sap, a trente lieues de long sur dix à quinze de largeur.

Par son importance actuelle, par le grand dévelop-

pement qu'une sage direction saurait encore lui donner, la pêche est certainement la question la plus intéressante à étudier dans le Camboge ; traversé par un des plus grands fleuves du monde, le Meï-kong qui prend sa source dans les montagnes du Thibet, possédant un immense lac d'eau douce, le Toanlé-Sap dont nous venons d'indiquer l'étendue, le pays est merveilleusement approprié à ce genre d'industrie ; aussi ses eaux poissonneuses, après avoir largement fourni à l'alimentation de toute l'Indo-Chine, peuvent encore déverser sur la Chine l'excédant de leurs richesses. La pêche du Grand-Lac, la plus importante de toutes, commence en janvier lorsque, après l'inondation périodique du grand fleuve, les eaux abandonnant les forêts de la rive ramènent le poisson dans leur lit naturel. C'est alors un mouvement immense dans le pays ; les pêcheurs affluent de tous les points du Camboge et de la Cochinchine ; on se prépare, on s'installe ; on bâtit sur le lac même, et souvent à une lieue de ses rives, des cases en bambous, sur pilotis, puis des séchoirs en claies supportés de la même manière ; on répare les filets, on fait l'approvisionnement de sel nécessaire ; les maîtres-pêcheurs recrutent tout ce qu'ils peuvent trouver de monde, hommes, femmes, enfants ; quand la saison sera terminée, une part notable des produits sera prélevée par le patron pour le bateau et les filets : les ouvriers se partageront le reste. Ce n'est guère qu'en février que la pêche commence sérieusement ; on emploie de grands filets traînants dans le genre de la *seine ;* un seul coup de filet peut donner jusqu'à deux cents gros poissons plats de trente à qua-

rante livres ; aussitôt pris, ils sont portés à la pêcherie; on leur coupe la tête, on les ouvre, on les vide et après les avoir trempés un instant dans une forte saumure, on les met à sécher; voilà toute l'opération. Les débris jetés autour des cases (et il faut être Cambogien pour supporter la puanteur qui s'en exhale) servent de nourriture à des troupes de corbeaux, de vautours et de marabouts, d'une insolence et d'une audace extrêmes. La préparation du poisson, qui en lui-même est d'une excellente qualité, est très-défectueuse; il est plutôt séché que salé, et se corrompt facilement à l'humidité; il faudrait, pour pouvoir l'exporter dans d'autres pays que la Chine (le Chinois non plus n'est pas délicat en fait d'odeur) employer d'autres procédés. Je suis persuadé que l'on trouverait un débouché très-avantageux à Bourbon et à Maurice.

On pêche ainsi jusqu'en mai ou juin; il faut alors se hâter de repartir avant que les grands courants de la crue n'aient rendu cette opération impraticable; on démolit cabanes et séchoirs; avec les bambous on construit des radeaux, d'énormes caisses à claire-voie ou sauvoirs de trente pieds de long sur six de large et six de profondeur; on y entasse tout le poisson vivant des derniers coups de filet, puis on réunit ensemble, bateaux, pirogues, radeaux, cages à poissons, en trains démesurément longs qui remontent péniblement le courant jusqu'à P'nom-penh; là une partie se disperse, l'autre se laisse dériver jusqu'en Cochinchine. Pour hâler ces énormes trains contre le courant, les pêcheurs portent, dans une petite pirogue, un long câble en rotins tressés qu'ils vont amarrer à un arbre de la rive,

quelquefois jusqu'à un kilomètre ; puis ils virent sur un cabestan grossier fixé sur le bateau de tête ; c'est un voyage très-pénible et très-long ; ils mettent souvent 15 ou 20 jours pour parcourir les 25 lieues du lac à P'nom-penh ; mais pour ces peuples le temps est sans valeur, cette espèce de navigation convient parfaitement à leurs habitudes de paresse, et une entreprise de remorquage, comme on avait parlé d'en établir, n'aurait dans ce cas aucune chance de réussite.

Les bénéfices de la pêche sont généralement grands, mais le pêcheur lui-même n'en profite pas ; il opère le plus souvent avec des capitaux empruntés aux spéculateurs chinois ; le taux légal de l'intérêt dans le Camboge est de trois à quatre pour cent par mois ; outre cela, les créanciers exigeant un remboursement en nature dont le prix est arbitrairement fixé d'avance, il arrive qu'au bout de la saison, le pêcheur ne parvient qu'à payer l'arriéré.

Le poisson préparé vaut, sur le lieu de pêche, 1 piastre ou 2 le *picul*, suivant la qualité, la saison et l'année, c'est-à-dire de 10 à 20 francs les 100 kilogrammes.

La pêche ne se fait pas seulement au Toanlé-Sap, mais encore dans plusieurs autres petits lacs du Camboge et dans tous les cours d'eau ; les procédés sont à peu près les mêmes ; sur beaucoup de points, on chasse les poissons vers de vastes enceintes en forme d'entonnoirs, faites en piquets serrés, fichés dans la vase ; on y prend alors, au fur et à mesure, la provision que l'on peut préparer dans la journée.

On pêche peu à la ligne, et les hameçons, en laiton, sont assez grossiers. Les éperviers sont très-fins et très-

bien faits ; au lieu de les garnir, comme nous le faisons, avec des balles de plomb, les indigènes fixent dans le bas une chaîne en plomb à maillons très-lâches. Ils emploient aussi d'énormes cages en bambous, à ouverture en entonnoir, ressemblant un peu à nos nasses.

Tous les poissons du Camboge sont excessivement gras ; la quantité d'huile que les pêcheurs en extraient est insignifiante ; ils l'emploient à l'éclairage. Il y aurait un grand parti à tirer des têtes et des intérieurs que l'on jette ; on en extrairait une graisse concrète, facilement transportable en Europe et excellente, je pense, pour les usages de la mégisserie. Les vessies natatoires sont aussi abandonnées et devraient être utilisées à la fabrication de la colle de poisson, substance chère et précieuse qu'on n'est pas encore parvenu à remplacer.

Dans une grande partie du Camboge, les rivières et canaux étant à peu près les seules voies de communication, la navigation est très-active et les bateaux très-nombreux ; une partie de la population s'est même tellement identifiée à ce système, qu'elle naît, vit et meurt en bateau.

Toutes les espèces de cultures du Camboge sont belles, mais ce n'est pas aux soins qu'on leur donne qu'il faut l'attribuer : un sol d'alluvion de la plus grande fertilité, des inondations périodiques, qui en portant sur le terrain un limon épais, le nettoient de toutes les plantes parasites, enfin un climat chaud et humide, voilà les agents providentiels qui permettent aux habitants de vivre, presque malgré eux, dans une prospérité relative ; la charrue est bien rarement employée ; elle est des plus simples, et sans déversion ; un petit coin

en fer, maintenu par un long bois recourbé, et traîné par deux buffles, tel est le dernier mot de l'agriculture cambogienne.

Tout le commerce du Camboge est entre les mains des Chinois; doués d'un instinct de mercantilisme des plus développés, sobres, patients, à l'affût de toutes occasions et sachant en profiter, faisant habilement des avances d'argent qu'ils se font rembourser en nature, se soutenant les uns les autres, ayant des ramifications dans les moindres villages, ils ont absorbé à leur profit tout le commerce; le riz, le poisson, le sel, le coton, tout leur est bon, et il serait difficile maintenant à un Européen, voulant opérer sur quelque marchandise que ce soit, de se passer de leur intermédiaire; on avait proposé en Cochinchine des mesures tendant à restreindre leur envahissement; ces mesures, selon moi, n'atteindraient pas le but demandé ; tout au plus arriverait-on à obtenir un monopole en faveur de quelques Européens; la restriction tuera toujours le commerce; à côté des Chinois et par les Chinois, il y a beaucoup à faire; la place est grande et la mine à exploiter inépuisable. L'industrie et ses applications nous donneront toujours une supériorité réelle ; que n'essayons-nous d'établir des sucreries, des usines à briques, à indigo? la machine aura toujours un grand avantage dans un pays où les bras sont rares et la main-d'œuvre chère. Les richesses minières du Camboge semblent considérables; la houille paraît exister, tentons-en l'exploitation ; apprenons aux indigènes à mieux préparer leur poisson et nous pourrons l'emporter à Bourbon, à Maurice ; et l'huile de bois, de poissons,

les plantes textiles, les matières tinctoriales, les avons-nous complétement étudiées ?

Le Camboge est un pays d'une extrême richesse, mais là comme partout, on ne fait rien avec rien, et le capital à engager dans cette lutte se compose d'intelligence, de volonté, de patience, d'esprit d'observation et surtout d'esprit de conduite, qualités essentielles qui manquent malheureusement trop souvent à l'Européen qui s'expatrie.

Bien que le roi de Camboge ait une monnaie propre, elle est peu répandue, et dans les provinces du nord on se sert de la monnaie siamoise, tandis que, au sud du Grand-Lac on emploie la *ligature* anamite. Il n'y a que la piastre mexicaine, le *riel* (sans doute une corruption de réal) qui passe partout. La ligature anamite se compose de 600 grossières pièces de zinc percées au milieu et enfilées dans un lien en rotin ; c'est lourd, incommode, et il faut toujours se méfier de la tromperie quand on a des payements à recevoir ; pour les grandes quantités, on les pèse ; pour les petits payements, on ne fait qu'en vérifier la longueur au moyen d'un calibre en bois *ad hoc;* suivant un cours fort variable, il faut de 6 à 7 ligatures pour faire une piastre ; 100 ligatures forment une *nên*, monnaie nominale d'un grand usage ; il y a aussi la nên réelle ou barre d'argent anamite, grossier lingot d'un emploi très-désagréable ; chaque fois qu'on s'en sert, ce sont des discussions interminables, sur le poids et sur les poinçons plus ou moins bien conservés ; beaucoup de ces nên sont fausses ou altérées par du plomb qui remplace, dans l'intérieur, un morceau d'argent habilement enlevé ; elles valent

de 100 à 120 ligatures; la monnaie royale est assez belle, représentant d'un côté une sorte de portique qui a la prétention d'être le grand temple d'Ang-Kor ; on en a vingt-cinq pour une nên. La monnaie réelle de la province de Battambang, et de tout le tour du Grand-Lac, est une petite pièce en cuivre, frappée d'un seul côté, et représentant un coq tenant dans son bec un serpent; on la nomme *selong;* 4 selongs forment 1 *bat* monnaie nominale, et 4 bat 1 *tomlong*, autre monnaie de compte. Il y a environ 96 selong à la piastre ; comme grosse monnaie, on a le *tical* ou clou siamois dont la valeur varie souvent ; à mon passage à Battambang, le tical valait 4 tomlong et 2 bat. Le tical est une petite barre ronde en argent repliée sur elle-même et portant le poinçon du roi de Siam ; le selong est fabriqué à Battambang même, sous la direction d'un mandarin qui, tout aveugle qu'il est, n'en retire pas moins un énorme bénéfice.

La livre chinoise est d'un usage à peu près exclusif dans toute l'Indo-Chine, elle pèse 625 grammes ; cent livres forment un *picul*.

Comme mesure de petites longueurs, on se sert de la brasse, de la coudée, de l'empan ; mais rien de variable comme ces mesures ; elles changent suivant qu'elles s'appliquent au bois, aux étoffes ; elles se contrôlent par un certain nombre de *sapèques*, la monnaie anamite en zinc dont j'ai parlé, mis au bout les uns des autres. Il y a une mesure itinéraire valant à peu près le mille, mais je n'ai pu la vérifier. Les liquides se mesurent à la potée, et il faut être tout à fait du pays pour s'y reconnaître.

Pour terminer cette étude sur le Camboge, je ne puis pas me dispenser de signaler les ruines merveilleuses qui se trouvent au nord du Grand-Lac; elles y occupent, excessivement nombreuses, un espace d'environ 40 lieues carrés; par leur grandeur, par l'art achevé de leur construction, elles témoignent de la puissance et de la haute civilisation de l'antique empire des Kmer; le temple immense d'Ang-Kor en peut être considéré comme le type, sinon le plus intéressant, du moins le plus achevé et le plus élégant. Il serait à souhaiter que la France prît l'initiative d'une exploration sérieuse de ces monuments : l'étude nous en fournirait de précieuses données sur l'histoire et sur l'art de l'Inde transgangétique; il serait facile d'envoyer en France des fragments importants de l'architecture et de la sculpture de ce pays, fragments qui tiendraient dignement leur place à côté des souvenirs de Ninive et de Thèbes; l'Assyrie ne nous a rien laissé de plus grand, et l'Égypte rien de plus beau.